

Les voituriers ou charretiers

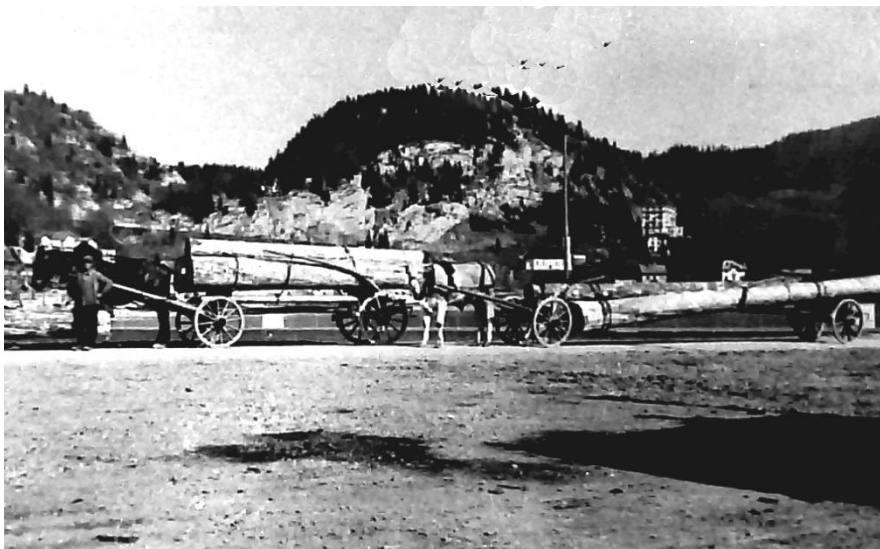
Les débardeurs sortaient le bois de la forêt pour le mettre à portée de chargement au bord d'un chemin. Prenait ensuite le relais les voituriers.

Il nous reste l'immense regret qu'en son temps, alors que les charretiers passaient presque journallement devant notre maison en certaines périodes de l'année, nous n'ayons pas pensé à les photographier.

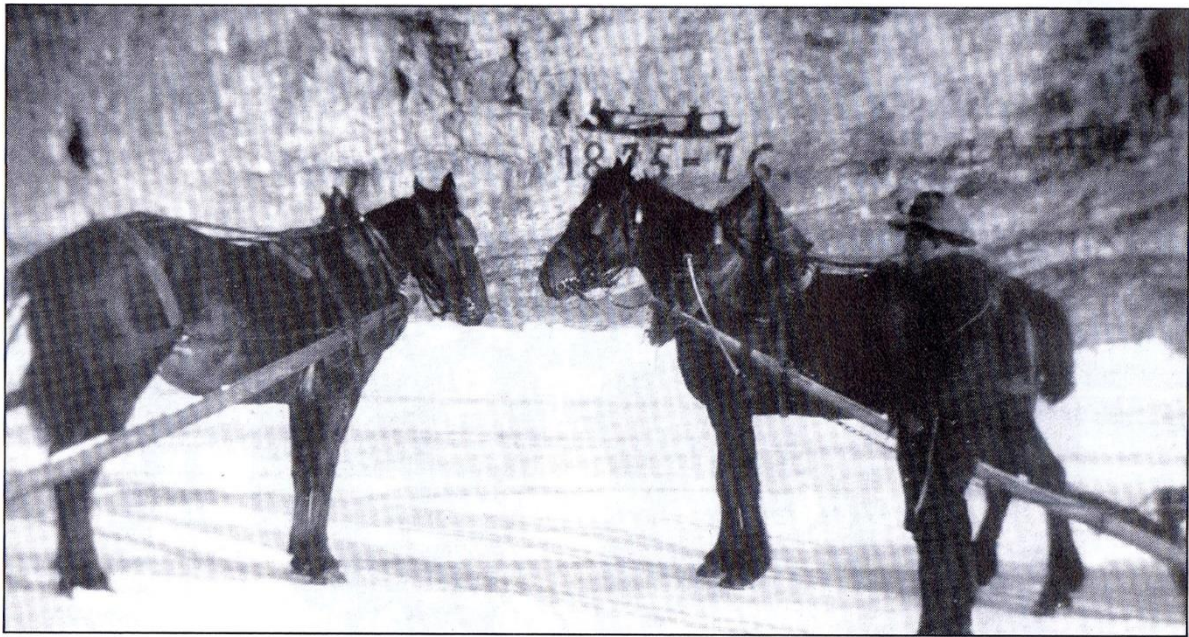
Il y avait là les deux employés de la scierie Jules-Louis Rochat aux Charbonnières, le père Juriens et Jovan, ce dernier d'origine italienne. Ils menaient leurs attelages l'un derrière l'autre. Probablement qu'ils s'étaient aidés en forêt. Et maintenant ils passaient, avec les solides chevaux de la scierie que le soir on rentrerait à l'écurie, chez Rodzet. Les convois étaient faits de bois longs. C'étaient impressionnant de voir défiler ces immenses fûts extraits du Risoud. Et l'on se demandait vraiment comment ces hommes avaient pu charger ces énormes troncs sur les attelages. Il y avait là de la magie, ou plutôt, soyons raisonnable, un savoir-faire parfait. Où, sur ces chemins de forêt, aux bords desquels les troncs étaient entassés en « matons » impressionnants, l'on arrivait, par la force de l'expérience, à mettre en place, prêts à être descendus dans le fond de la vallée, ces troncs d'un poids sidérant.

C'était cela, le métier, qui s'apprenait sur le tas alors que l'on était jeune et que l'on transmettrait plus tard à d'autres qui vivraient de la même profession.

Il faut bien admettre que ces images n'ont pas été fixées et sont perdues à jamais. Et se pencher sur ces autres que des photographes plus attentifs avaient prises, ayant compris la beauté des convois, mais plus encore leur côté fugitif, alors même que la circulation automobile était déjà de plus en plus dense sur nos routes de montagne, et que très bientôt ces impressionnants attelages seraient remplacés par des camions. Et cela de manière définitive. Ce qu'il advint.



Maison Jules-Louis Rochat des Charbonnières probablement. Années vingt. La photo a pour toile de fond la colline rocheuse de l'Aouille. Un bœuf à la place d'un cheval.



Gustave Rochat dit «Maillet»



Maurice Décoppet

1927. La glace fut solide cette année-là. Les deux attelages posent devant « Le Patin », endroit mythique par excellence. Photo parue dans la FAVJ.

Raccourci par le lac gelé

DOCUMENTS: Marlène Bifrare-Rochat – Le Pont

En 1927, l'épaisseur de la glace permet au voiturier Gustave Rochat et à son employé Maurice Décoppet d'acheminer des grumes de belles tailles via le lac. De l'énergie économisée et du temps de gagné pour hommes et bêtes... *Alex Charmey*



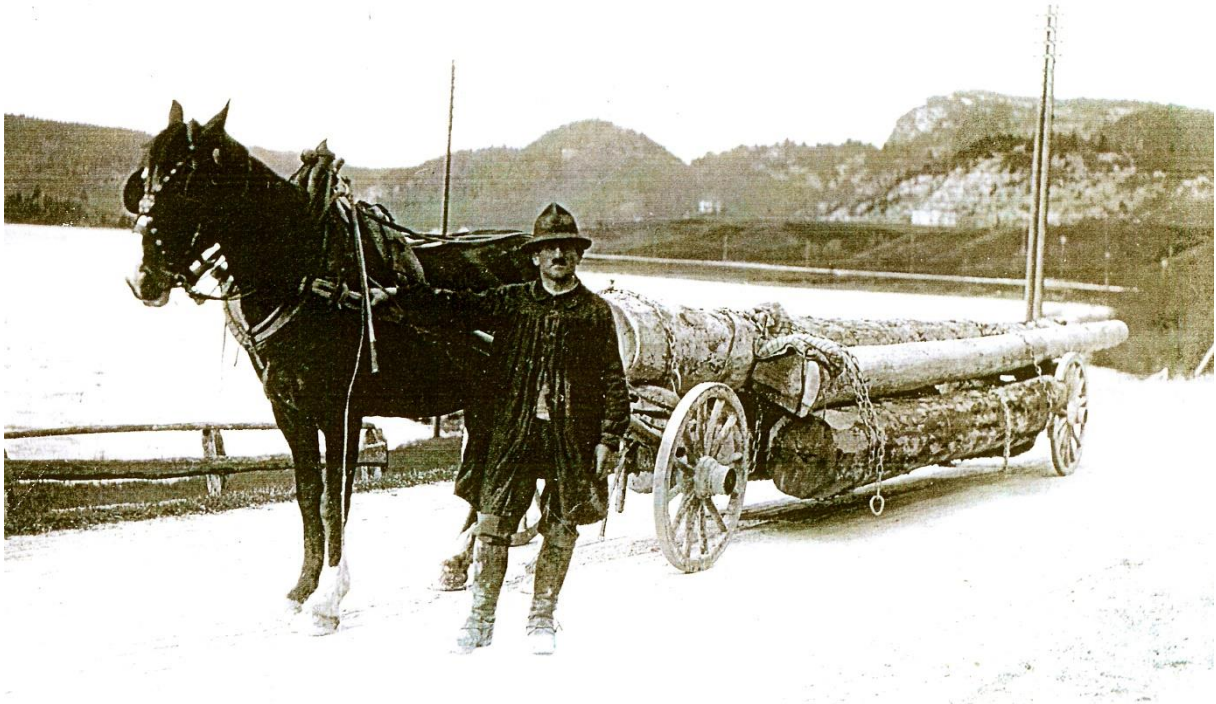
Les chevaux de la maison Jules-Louis Rochat, d'une puissance phénoménale. Ici au haut du village des Charbonnières, devant l'épicerie tenue alors par la famille.



Le voiturier Edouard Simond au Risoud.



Probablement la plus belle photo de voituriers qui soit. Nous sommes toujours au Pont, à proximité de la gare. Ce cliché a été pris le même jour que le premier cliché de ce chapitre. En troisième position un bœuf avec une charge à peine moins imposante que celles tirées par les chevaux à qui l'on demandait quand même beaucoup.



Serait-ce Edouard Simond ? Cette fois-ci entre le Pont et l'Abbaye.



A proximité du Pont en 1855. Même type d'attelage conduit par deux bœufs. Le voiturier se rend peut-être à Bonport où il fera scier ses troncs. Installations industrielles tenues à l'époque par Armand Rochat, ancien boulanger du Pont.



La compagnie AVJ est la première probablement à s'être équipée à la Vallée pour les chargements des longs bois. Les quantités apparaissent aussitôt plus impressionnantes que sur les attelages encore tirés par les chevaux.



La manière de composer un chargement. Au câble et au treuil.



La grue a remplacé le treuil.



Des camions aux formes « primitives » !



Déchargement de plots de fayard de 4 m. en gare du Lieu.



L'entreprise Reymond du Brassus a souvent fait dans le violet. Déchargement de plots à la scierie du Milieu à l'Abbaye, alors tenue par Jacques Berney.

Voituriers ou charretiers

Métiers rudes qui se pratiquaient autant l'hiver que l'été, pour la simple raison que les troncs glissaient plus facilement sur la neige que sur un sol nu et caillouteux. Un article paru dans la FAVJ du 12 décembre 1912, non signé.

Au Risoud

Nous nous faisons un plaisir de publier, à l'intention de ceux qui ne sont pas abonnés à la Revue, le charmant article que voici. Il ne porte pas de signature, mais chacun a reconnu ou reconnaîtra la plume alerte d'un des plus fervents amis et admirateurs de notre petit coin de pays.

Il existe en France, jouxtant la frontière suisse au Risoud, une immense propriété boisée : le Chalet Brûlé. Tous les deux ans, le propriétaire procède à une coupe importante. En 1912 la coupe a été plus forte encore que de coutume ; plusieurs milliers de beaux et grands sapins ont été abattus.

Une grande partie de la coupe a été acquise par un marchand de la Vallée de Joux, et le transport des bois jusqu'à la gare du Sentier a été confié à des voituriers de Lausanne, d'Oron et de l'Isle.

Chaque matin je rencontre leurs attelages qui s'en vont dans la forêt, et ce n'est pas sans un sentiment de respect que je vois défiler dans la nuit finissante ces grands chevaux attelés à la flèche, traînant des luges massives, conduits par des hommes silencieux et qui s'en vont bien loin dans la montagne enneigée travailler ferme et suer fort jusqu'à la fin du jour...

Pour les hommes et pour les bêtes, c'est un dur métier que celui qui consiste à sortir les bois de la forêt, à « dedzorer », comme on dit chez nous. Seuls des hommes solides, forts et robustes, conduisant des chevaux bien dressés à ce genre de travail, peuvent l'entreprendre.

Les longues pièces de bois sont enfouies sous la neige. Une fois dégagées, on les entoure d'une forte chaîne, puis un cheval, deux chevaux, tirent de toutes leurs forces et les amènent avec plus ou moins de facilité à proximité des traîneaux sur lesquels elles seront chargées. L'opération est difficile, délicate, d'autant plus que les bois reposent souvent en des lieux difficilement accessibles aux chevaux ; elle exige de la part du voiturier du savoir-faire, de la patience et de la part des chevaux une dépense d'énergie extraordinaire.

L'autre jour, je suis allé regarder travailler nos Lausannois et j'ai eu la bonne fortune d'assister au départ de cinq traîneaux pesamment chargés. Lorsque chaque attelage est parvenu au point précis où le chemin se précipite, le conducteur se hisse sur sa luge, prend les guides et en avant, au trot ! Et je puis vous assurer que le tableau ne manquait pas d'une certaine grandeur. Dirigés

par des mains expertes, les équipages défilent à grande vitesse, les longues pièces de bois prennent gracieusement les contours. Au bout d'un instant, ils ont disparu dans la blancheur du chemin, la forêt est redevenue silencieuse, et tandis que je redescends, la nuit tombe sur la forêt ensevelie sous la neige.

Note : texte magnifique que l'on ne peut qu'attribuer à Samuel Aubert. D'une part il est le seul correspondant combier de la Revue, d'autre part il se trouve habiter au Solliat, village exactement situé sur le trajet de nos voituriers. Et troisièmement il part chaque matin de ce village pour se rendre au Collège industriel du Chenit où, professeur, il donnera ses cours ordinaires.